

LA POSTÉRITÉ

Si son théâtre est un peu tombé dans l'oubli, les nouvelles de Zweig constituent une formidable matière pour les cinéastes, comme pour les metteurs en scène.

Zweig en scène

« **M**on film ne se réfère à aucun livre de Zweig en particulier, mais j'ai puisé chez lui plusieurs choses essentielles. » En 2014, lorsque *The Grand Budapest Hotel* de Wes Anderson sort en salles, la popularité de l'écrivain autrichien est encore très récente aux États-Unis. « Une petite dizaine d'années tout au plus », confie le réalisateur, qui choisit de raconter son histoire « à la manière de » Zweig. Un hommage aussi au cinéma hollywoodien des années 1930 réalisé par les émigrés d'Europe centrale tels qu'Ernst Lubitsch*, Frank Borzage* et Fritz Lang*. Anderson veut voir chez l'auteur du *Monde d'hier*

Elsa Zylberstein « Je rêve d'incarner Édith dans *La Pitié dangereuse* »



BERNARD NICHEBÉ

Elsa Zylberstein et Patrick Timsit dans *Les Derniers Jours de Stefan Zweig*.



COLL. PERRONKHARGBINE-TAPABOR

Affiche du film *La Peur* (1954) réalisé par Roberto Rossellini, d'après Stefan Zweig.

En 2012, Elsa Zylberstein jouait Lotte dans *Les Derniers Jours de Stefan Zweig* de Laurent Seksik, mis en scène par Gérard Gélas, au théâtre Antoine, à Paris.

« J'ai découvert Zweig à 18 ans en lisant *La Pitié dangereuse*. Immédiatement, j'ai été fascinée par cette écriture fine et tourbillonnante. Et par cette habileté à restituer toute la complexité de l'âme humaine. Peu d'auteurs ont aussi bien saisi les soubresauts intimes et les émotions paradoxales. Je reste à jamais marquée par cet amour fou d'Édith en chaise roulante pour l'officier Hofmiller, qui ne ressent en retour qu'une immense pitié. S'il est un personnage que je rêve d'incarner, c'est bien Édith. J'ai adoré être Lotte, mais c'est un rôle violent, exigeant. Lotte est à la fois femme et enfant, victime et héroïne, perdue et aimante. Et tous les soirs, il fallait passer d'un état à l'autre, jusqu'à s'approcher au plus près de la fascination qu'éprouvait la jeune dactylo pour l'écrivain. C'est une femme banale dont Zweig fait l'héroïne du roman de sa vie, une héroïne de tragédie grecque en quelque sorte, puisqu'elle l'accompagne jusqu'à la mort. »



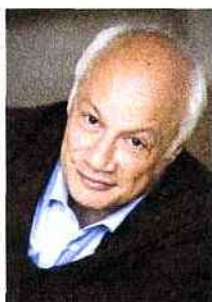
Vingt-Quatre Heures de la vie d'une femme réalisé par Dominique Delouche en 1968, avec Danielle Darrieux.

le témoin d'une Europe en voie de décomposition. Est-ce donc le crépuscule d'une certaine culture européenne qui fascine tant les adeptes de Zweig aujourd'hui ? Pourquoi ne pas lui préférer dans ce cas un Arthur Schnitzler*, qui dépeint avec tout autant de talent cette société viennoise de la fin du XIX^e siècle ? Pour Laurent Seksik, auteur des *Derniers Jours de Stefan Zweig* (Flammarion, 2010), la « magie de Zweig » réside plutôt dans son universalité : « Il plaît à tous. Zweig parvient à instaurer dans chacune de ses œuvres une complicité unique entre le narrateur et le lecteur. » Une aubaine pour qui souhaite l'adapter au cinéma.

Récit enchâssé

« J'ai repris cette idée formelle qui mène presque toutes les nouvelles de Zweig, explique encore Wes Anderson. Deux personnes se rencontrent et l'une confie à l'autre un souvenir, qui constituera le principal

Éric-Emmanuel Schmitt « Zweig met en scène notre théâtre intérieur »



Éric-Emmanuel Schmitt a adapté au théâtre *Le Joueur d'échecs* en 2014, avec Francis Huster et *Vingt-Quatre Heures de la vie d'une femme* en 2015, avec Clémentine Célerié.

« On me demande souvent pourquoi les pièces de Zweig ne sont jamais jouées. Je pense que son véritable théâtre – ses pièces sont décevantes, très XIX^e – se trouve dans les nouvelles, où il se plaît à mettre en scène la dramaturgie du secret, notre théâtre intérieur. Souvent, c'est un individu

en marge, un incompris, qui finit par nous renvoyer à nos propres singularités. J'ai découvert Zweig lorsque je faisais mes études de philosophie : entre Kant et Heidegger, ses nouvelles m'offraient une bouffée de fiction. La nouvelle a cela de commun avec le théâtre que ce qui n'est pas dit est tout aussi important que ce qui l'est. Les maîtres de la nouvelle sont d'ailleurs en général de très bons dramaturges. Regardez Tchekhov, Tennessee Williams, Pirandello... Mais, si le récit de Zweig est concis, resserré, ses phrases, elles, ne le sont pas, et cela pose un certain nombre de problèmes pour l'adaptation. Il m'a fallu reprendre le texte en allemand, et trouver des subterfuges pour que sa langue passe la scène. C'est d'autant plus fondamental chez cet auteur que la forme est en parfaite adéquation avec le fond. Zweig, c'est la narration au service d'une philosophie. Celle des blessés, des abîmés. Il en fait lui-même partie et donne à voir avec génie cette humanité supérieure qui caractérise les vaincus. »



récit du film. » Le « récit enchâssé » pratiqué par Zweig avec une précision d'horloger est de fait particulièrement bien adapté aux besoins d'un scénario. C'est sans doute pourquoi son œuvre fut très tôt portée à l'écran. Dès les années 1930, Robert Siodmak (1900-1973) réalise *Fin de saison* d'après *Brûlant Secret*, tandis que Joseph Kessel (1898-1979) signe le scénario de la même nouvelle pour le réalisateur russe Victor Tourjanski (1891-1976). Il y aura plusieurs *Amok* et plusieurs *Vingt-Quatre Heures de la vie d'une*

Si Zweig plaît, c'est que l'on se reconnaît autant dans l'homme, gagné par le désespoir, que dans ses personnages à la psychologie complexe.

femme, tandis que la *Marie-Antoinette* (1938) de W.S. Van Dyke, avec Norma Shearer, s'inspire avant tout de sa biographie. En France, Édouard Molinaro tire un téléfilm de *La Pitié dangereuse* (1979), Étienne Périer de *La Confusion des sentiments* (1979) et

Jacques Deray de *Lettre d'une inconnue* (2001). Patrice Leconte, dans *Une promesse* (2014), adapté du *Voyage dans le passé*, s'intéresse cependant surtout aux sensations retenues, aux sentiments dissimulés sous la bienséance de la bourgeoisie, préférant laisser dans l'ombre l'âcre lucidité de Zweig, que Max Ophüls se plaît, au contraire, à faire ressortir dans sa *Lettre d'une inconnue* (1948).

Si le cinéma l'adore, le théâtre cependant n'est pas en reste. Pas une saison sans qu'il ne soit à l'affiche. Au printemps 2016, il est à Paris au théâtre de Poche, où le jeune Alexis Moncorgé interprète un *Amok* éblouissant (cf. encadré ci-contre), et aux Mathurins, où Jérôme Kircher récite avec élégance et sobriété des morceaux choisis du *Monde d'hier*¹. « En général, les spectateurs ne se contentent pas de connaître le texte, analyse encore Laurent Seksik, qui signe l'adaptation de ce spectacle. Ils adulent autant l'auteur et sa propre histoire que son œuvre. »

On se reconnaît donc autant dans l'homme, gagné par le désespoir, que dans ses personnages à la psychologie complexe. Et dans la modernité du style, et du temps. Car de quoi s'agit-il, dans *Le Monde d'hier*, sinon de l'explosion du rêve européen, de la montée des nationalismes, et du triomphe du populisme ? On est frappé, comme Jérôme Kircher lorsqu'il redécouvrit le texte, par « l'incroyable résonance avec la barbarie actuelle ». Un *Monde d'hier* si proche de celui d'aujourd'hui. ● V.G.

Alexis Moncorgé « Zweig a tout pour plaire à notre société freudienne »



Alexis Moncorgé a adapté *Amok* et a joué la pièce jusqu'en mai 2016 au théâtre de Poche Montparnasse, à Paris.

« En parlant sans tabou de désir, de dégoût, d'envie, de jalousie, Zweig a tout pour plaire à notre société freudienne. Le format compte beaucoup aussi. Quoi de mieux que la nouvelle pour les lecteurs pressés que nous sommes ?

Je voulais depuis longtemps me confronter à l'exercice difficile du monologue et, en lisant *Amok*, c'est apparu comme une évidence. Car il y a dans cette nouvelle une palette de "je" époustouflante. On passe de la peur au doute, du désir refoulé au défoulement. C'est la naissance de la folie, en somme. Tout était dans le texte : en l'adaptant, il fallait juste faire en sorte que cet homme se raconte au public, et que le corps prenne place sur les mots. Chaque soir, j'exécute une nouvelle chorégraphie. »

1. *Le Monde d'hier*, adaptation Laurent Seksik, mise en scène Patrick Pineau et Jérôme Kircher, avec Jérôme Kircher, au théâtre des Mathurins jusqu'au 19 juin 2016, du mardi au samedi à 19 heures, le dimanche à 15 heures.